

La fosse aux ours

Je ne viens pas infirmer les témoignages de mes camarades publiés dans le N° 12-13 de l'*Educateur*. Bien des faits relatés évoquent pour moi des images vraies et douloureuses.

Néanmoins, dans la *fosse aux ours* N° 1, le prototype du genre que constitue mon école, le problème est quelque peu différent.

Présentons d'abord le décor et les acteurs.

LES LIEUX : une cour de 20 m x 15 m, bordée sur deux côtés par les bâtiments, sur les deux autres par des murs hauts de quelque 10 m, évoquant inmanquablement ceux de la prison de la Santé. Huit marronniers dressent leur tronc noir en hiver, font en été une voûte haute et verte en dessous de laquelle l'air ne peut circuler. Sur l'un des grands côtés, le préau communique par sept grandes portes vitrées. Faisant saillies, un petit hangar fermé pour le matériel d'éducation physique, les w.-c. dont les portes font un perchoir bruyant, un cube de béton d'un mètre environ, deuxième perchoir possible mais dangereux complètent le tableau.

LES ENFANTS : 1 cours préparatoire ;

3 cours préparatoires ;

4 cours moyens ;

1 classe de fin d'études forment un premier groupe de quelque 350 élèves.

5 classes préparant aux concours des diverses écoles professionnelles forment le 2^{me} groupe de 180 élèves environ, âgés de 14 à 16 ou 17 ans

Chez nous, pas d'adjudant de quartier, pas de traditionnels et inutiles mouvements d'éducation physique (pardon à Hébert) vestiges lointains des bataillons scolaires, pas de frontière factice entre la cour des grands et celle des petits, source éternelle de conflits, pas de piquet organisé. Très rarement des petits mouvements collectifs de mi-chahut, mi-rébellion. Sacrifiant au silence nécessaire au travail, nous avons décalé les horaires des 2 groupes qui ne sont en présence qu'entre 13 h. 15 et 13 h. 25.

C'est parfait, direz-vous, eux ont trouvé la solution, ils se sont adaptés aux

conditions qui leur étaient imposées. NON. L'homme peut s'adapter à des conditions difficiles, il ne le peut pas à des conditions inhumaines.

Pourquoi ces conditions sont-elles inhumaines ? Freinet mieux que moi pourrait répondre. Que l'on relise son Essai de psychologie sensible (chapitre XII). Signalons rapidement quelques pistes :

- l'espace est trop restreint ;
- le milieu n'est pas aidant : tout n'est qu'obstacle, source de bosses, les murs, les arbres ;
- il n'existe pas même un endroit pour se cacher, être entre camarades, au calme ;
- les petits craignent les grands et leurs ébats, mais si les plus grands ne sont pas dans la cour, une maîtresse m'a fait remarquer que les élèves de fin d'études, ou de CM2 étaient une source de tourment peut-être encore plus inquiétante que les petits.
- les maîtres de service, s'ils ne s'opposent pas systématiquement aux enfants et à la masse des enfants en particulier, n'en sont pas moins là pour empêcher, interdire, non pour aider.

En conclusion, les bases de la discipline sont faussées. Deux catégories d'humains, victimes des mêmes conditions matérielles s'affrontent : les maîtres et les élèves. A l'intérieur de ces catégories des dissensions se font jour aussi bien chez les maîtres que chez les élèves. Inutile de mentionner que de telles rencontres dans la fosse aux ours ne délassent nullement du travail intellectuel passé et ne préparent nullement l'effort à venir. La classe qui demande pour le maître un effort nerveux certain le trouve las après une surveillance de cour.

Il faut noter aussi le cas des élèves prenant leur repas de midi à la cantine scolaire et qui pendant 2 h. vont vivre dans cette ambiance.

GUY PERRIOT, Paris.



J'ai lu d'un trait tout ce qui a rapport à la discipline dans les Ecoles de Ville et j'y donne un titre général : « Les maîtres en proie aux enfants ».

J'ai exercé dans les Ecoles de Paris de 1941 à 1955, 14 ans de ces écoles « fosses aux ours », comme vous dites tous. C'est seulement depuis 1956 que j'ai « goûté » à une école de banlieue et c'est, l'an dernier, lorsque, pour la première fois, j'ai joui pendant tout un printemps d'une demi-douzaine de cerisiers en fleurs, que j'ai compris la grande faim (ignorée) des maîtres et élèves des écoles parisiennes. Il est vrai que lorsqu'on y est, et que l'on ne connaît pas autre chose, on s'en accommode. C'est le changement qui fait apprécier les choses.

Après tous ces longs articles, j'ai un peu honte de ne pas me plaindre ; j'ai essayé de m'adapter, j'en demande pardon aux camarades mais moi je ne puis pas travailler si je suis toujours en train de me dire : « si seulement il n'y avait pas... » Je ne suis pas une résignée, loin de là, je serais ravie d'être allégée, mais on ne peut pas se croiser les bras en attendant.

IRÈNE BONNET, Paris.

Ce qui est vrai à Paris, l'est, hélas ! à Marseille. Voici ce que nous écrit notre ami Costa.

Le drame de la discipline, j'y suis en plein dedans, moi aussi, bien que dans une mesure qui n'a rien de comparable à la fosse aux ours. Ce drame, il est dans la dualité multiple :

- maîtres et élèves ;
- homme et enfants ;
- Directeur et école ;
- Directeur et familles ;

Véritables Maîtres-jacques de la pédagogie, nous sommes amenés à prendre des attitudes qui paraissent venir de personnes différentes. Et l'on voudrait être compris et aimés des enfants.

Nous pouvons aider les jeunes à vivre dans leur classe. Nous ne trouverons aucun remède à la vie commune des écoles trop peuplées.

E. COSTA, Marseille.



Bien sûr, nos classes de plus de quarante élèves sont harassantes. Elles nous obligent à des petits procédés pour aider les moins doués. Le temps consacré à chacun est fort limité et l'on est souvent obligé de faire du travail collectif.

Mais l'esprit est sauvegardé, le climat de la classe aussi. C'est là l'essentiel. Il nous arrive bien, certains soirs, de nous sentir fort las et proches du désespoir, mais le lendemain, à la lecture d'un article de l'Éducateur ou devant un beau texte d'enfant, l'espoir renaît.

Dans cette école, nous sommes à présent quatre maîtres qui faisons du texte libre la « Vie » de la classe. Trois autres en font aussi, mais moins régulièrement. Nous n'aurions pas osé espérer cela à notre arrivée.

M ANSART, Sin-le-Noble (Nord).



Je lis l'Éducateur sur la « discipline à l'école de ville ». Evidemment, dans une école de filles, ce n'est pas comparable mais, tout de même, il y a à Fieffé 22 classes, 900 élèves, une bonne centaine de vélos, pour ainsi dire pas de préau. On devrait filmer ça : « Une récréation un jour de pluie » (en sonore et en couleurs), ou bien : « La montée dans les escaliers », ou : « La distribution du lait » ; tous ces problèmes faciles avec moins de 100 élèves deviennent, en multipliant par 9, singulièrement inhumains.

Et, depuis 10 ans, je suis mitoyenne par une cloison vitrée avec une classe de Cours Complémentaire (changement de professeur toutes les heures, une heure de solfège par semaine, etc.). Et, quand j'ai le malheur de passer un disque, on va avertir la directrice qu'on ne peut plus s'entendre, de l'autre côté.

Denise MAURANGE.